

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XL. Sir Charles Grandison au Docteur Bartlet.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2433

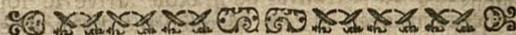
Nous trouvames à Parme l'Evêque de Nocera, & le Père Marefcotti qui nous attendoient: ils exprimèrent la joie la plus vive en voyant fir Charles Grandison, & me reçurent, à sa recommandation, avec une politesse, qui paroît leur être naturelle.

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà écrit sur cet excellent jeune homme. L'intrépidité, la bravoure, la prudence & la générosité, sont des parties visibles de son caractère. Il évite le danger avec soin, mais il ne le fait point pâlir. Pour l'humanité, la bienveillance, l'attention pour les autres, même pour ses domestiques, je n'ai jamais vu son pareil.

La reception que m'a faite l'illustre famille à laquelle il m'a présenté; le cas du malade, qui est fort triste; & la description de cette ville célèbre, & du beau pais d'alentour, seront le sujet de ma première Lettre.

Assurez tous mes parens de ma bonne santé, & des vœux que je fais pour eux, & croyez moi, mon cher Arnold,

Tout à vous, &c.



L E T T R E X L.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Bologne, Mercredi, 21. Mai.

Je vous avois dit, mon très-cher, & honoré ami, que je ne pourrois guères vous écri-

écrire avant que d'être arrivé dans cette ville. Mes fonctions d'exécuteur testamentaire m'ont retenu à Paris un jour de plus que je n'avois compté, mais j'ai mis tout en train comme je le souhaitois.

Monsieur Lowther a écrit à Mr. Arnold, un de ses parens à Londres, les détails de l'affaire extraordinaire dans laquelle nous nous trouvâmes engagés entre S. Denis, & Paris; & il le pria d'informer mes parens de notre arrivée dans cette capitale.

Nous avons été obligés de nous arrêter deux jours à S. Jean de Maurienne. Nous avions voyagé trop vite pour Mr. Lowther; & je m'attendois, comme cela arriva, à cause du retard extraordinaire de la saison, à trouver le passage du mont Cenis moins agréable qu'il ne l'est ordinairement au commencement de Mai.

L'Evêque m'avoit offert de venir à ma rencontre où je voudrois en deçà des monts: je lui écrivis de Lion, que j'esperois de le trouver à Parme environ le jour que j'eus le bonheur d'arriver au Palais du Comte de Belvédère dans cette ville, où je trouvai qu'il étoit arrivé le soir précédent avec le Père Marescotti. Ils montrèrent, aussi bien que le Comte, beaucoup de joie de me voir; & quand je leur présentai Mr. Lowther, en donnant à son habileté les louanges qu'elle mérite, & que je leur fis voir les consultations que j'apportoï de Médecins distingués de mon païs, sur le cas de Mademoiselle Clémentine, ils invoquèrent les bénédictions du ciel sur nous deux, & ne souffrirent pas que je les interrompisse par mes questions pressées sur

la santé des deux plus chères personnes de leur famille ... Mal, très-mal! dit l'Evêque. Mais prenez quelques rafraichissemens, avant que nous venions aux détails.

Sur mes questions répétées, Jeronymo, le pauvre Jeronymo, dit l'Evêque, il vit, c'est tout ce qu'on en peut dire ... Votre vuë fera un restaurant pour lui. Clémentine est en route pour venir de Naples à Bologne. Vous avez souhaité de la trouver chez nous, & non pas à Naples: elle est foible; elle est obligée de voyager lentement. Elle restera à Urbino deux ou trois jours. Chère créature! Que n'a-t-elle pas souffert par la cruauté de sa cousine Laurana, aussi bien que par sa maladie! Le Général lui a montré, & lui montre toujours beaucoup d'indulgence. Il a épousé une femme d'un grand mérite, de qualité, & riche. Il a enfin consenti que nous fissions cette dernière épreuve; ma Mère, & depuis peu mon Père, aussi bien que moi, l'ayant fort à cœur. Sa femme n'a pas voulu qu'on lui refusât d'accompagner ma sœur, & mon frère, qui ne peut supporter son absence, fait le voyage avec elles. J'aurois souhaité qu'il restât à Naples. J'espère, cependant, qu'il sera aussi disposé que vous nous trouverez tous, à reconnoître la faveur de cette visite, & de la fatigue & de la peine que vous vous êtes donné pour nous.

Pour la santé de corps de ma sœur, elle est fort empirée. Nous sommes presque sans espérance du côté de son esprit. Elle ne parle point; elle ne répond à aucune question. Camille est avec elle. Elle paroît ne se soucier que d'elle.

On

On lui a dit que le Général est marié; sa femme la careffe beaucoup; mais elle ne le remarque pas. Nous esperons qu'à son retour à Bologne, ma Mère pourra attirer son attention. Elle n'a jamais été si mal qu'elle oubliât son devoir envers Dieu, ou envers ses Père & Mère. Quelquefois Camille s'imagine qu'elle donne quelque attention à votre nom; mais alors elle tressaille comme d'effroi, regarde autour d'elle d'un air de terreur, & met son doigt sur sa bouche, comme si elle craignoit qu'on ne dît à sa cruelle cousine Laurana qu'elle vous a ouï nommer.

L'Evêque & le Père témoignèrent tous deux du regret de ce qu'on avoit refusé l'entrevüe si désirée. Ils étoient convaincus à présent, dirent-ils, que si on l'avoit accordée, & qu'on eût laissé Clémentine aux tendres soins de Mr. Beaumont, on en auroit pu esperer une heureuse issue; mais à présent, dit l'Evêque, ... il soupira, & se tut.

J'envoyai Saunders le lendemain matin, pour retenir un logement convenable à Bologne, pour Mr. Lowther, & pour moi.

L'après midi, nous partimes pour cette ville. Le Comte de Belvédère trouva l'occasion de m'apprendre que sa passion pour Clémentine n'étoit point rallentie, & qu'il avoit fait depuis peu des ouvertures pour l'épouser malgré sa maladie; aiant ouï dire à des personnes capables, que la maladie n'étant point héréditaire, mais étant simplement un dérangement accidentel, elle pourroit se guérir avec le tems. Il nous accompagna environ jusqu'à moitié chemin; & en nous fé-



parant, souvenez-vous, me dit-il tout bas, Chevalier, que Clémentine est l'ame de mon esperance: je ne puis renoncer à cette esperance. Je n'aurai jamais d'autre Epouse.

Je l'écoutai en silence: j'admirois la force de son attachement: j'avois compassion de lui. Il me dit qu'il m'en diroit davantage à Bologne.

Nous y arrivâmes le 15. Saunders m'avoit retenu mon premier appartement.

Notre conversation dans la route roula particulièrement sur le cas du Seigneur Jeronymo. L'Evêque & le Père étoient extrêmement charmés de l'habileté, fondée sur la pratique, qui paroissoit dans tout ce que Mr. Lowther disoit sur ce sujet; & l'Evêque déclara, que quel que fût l'événement, son voyage en Italie seroit l'affaire la plus lucrative qu'il eût jamais entreprise. Mr. Lowther répliqua que, comme il n'étoit ni dans le besoin, ni basement intéressé, & qu'il avoit sujet d'être pleinement satisfait des avantages que je lui avois assuré, il ne prendroit pas en bonne part qu'on lui offrit quelque autre récompense.

Pensez, mon cher Docteur Bartlet, quelle émotion je dus éprouver en entrant encore une fois dans le Palais Porretta.

Je courus à mon Jeronymo, qui étoit instruit de mon arrivée. Au moment où il m'aperçut, m'est-il donc permis, s'écria-t-il, de voir encore une fois mon ami, mon Grandison? Que j'embrasse le plus chéri des hommes. A présent, à présent, j'ai assez vécu. Il releva sa tête sur son coussin, & me contemploit, son visage brillant de plaisir, en dépit de ses souffrances.

L'Evê-

L'Evêque entra: il n'avoit pu être présent à notre première entrevue.

Monsieur, lui dit Jeronymo, chargez-vous de faire traiter mon cher ami, par toute notre famille, avec la reconnoissance & le respect que mérite sa bonté. Il me semble que je suis plus à mon aise, & plus heureux dans ce moment, que je ne l'ai été depuis que je ne l'ai vu: il nomma le tems qui s'étoit écoulé dès lors, jusqu'au jour, & à l'heure même du jour.

Le Marquis & la Marquise aiant fait témoigner le plaisir qu'ils auroient de me voir, l'Evêque me conduisit auprès d'eux. Le Marquis me reçut avec bonté; la Marquise comme un fils longtems absent. J'avois toujours été, dit-elle, un quatrième fils à ses yeux; & à présent, qu'elle aprenoit que j'avois amené un Chirurgien expérimenté, & les avis de Médecins distingués dans mon país, les obligations que j'avois imposé à toute leur famille, quel que pût être le succès, étoient au dessus de toute reconnoissance.

Je demandai la permission de leur présenter Mr. Lowther. Ils le reçurent avec une grande politesse, & lui recommandèrent leur Jeronymo. Une reception si polie gagna entièrement le cœur honnête de Mr. Lowther. Jamais, me dit-il ensuite, il n'avoit vu tant de plaisir & tant de peine sur un même visage, que sur celui de cette Dame; & une mélancolie si profonde, que sur celui du Marquis.

Mr. Lowther est un homme d'esprit, & modeste: je l'ai trouvé plein de piété dans toutes les occasions: il a un cœur également ferme &

sensible. Il a le cœur & la main que demande une profession la plus utile, & la plus certaine dans l'art de guérir. Il est homme de sens, & éclairé au delà de sa profession, & parlant fort bien.

Les deux Chirugiens qui traitent à présent Jeronimo, font de ce país. On les fit venir : à la priere de la famille, je leur présentai Mr. Lowther : après le leur avoir dépeint comme un homme également modeste, habile, & expérimenté, je leur dis qu'il avoit quitté la pratique, & ne cherchoit plus ni la reputation ni la fortune.

Ils l'informèrent du cas, & de leur méthode dans le traitement. Mr. Lowther assista le même soir au pansément. Jeronimo voulut que j'y fusse présent. Mr. Lowther leur proposa quelque changement dans leur méthode, mais d'une manière si aisée & si douce, comme ne doutant pas que ce ne fût leur dessein quand l'état des plaies admettroit ce traitement, qu'ils se rangèrent d'abord à son avis. Il s'étoit amassé beaucoup de matière, par les mauvaises méthodes qu'on avoit suivies; & il proposa, si le patient étoit assez fort pour le soutenir, de faire une ouverture au dessous de la principale plaie pour faire écouler la matière. Il les engagea aussi à renoncer aux grandes tentes, dont ils se servoient, à la grande douleur du patient, pour étendre les plaies, sous prétexte de les tenir ouvertes, & de faciliter l'écoulement des matières.

Que je vous donne à présent, mon cher ami, une courte histoire du cas de mon Jeronimo, & des circonstances qui l'ont accompagné, par où vous jugerez des difficultés, & pourquoi un
fi

si long tems s'est passé sans que la cure fût achevée, ou que le patient cedât à la commune destinée.

Dans les maux longs, les patients, ou leurs amis, sont quelquefois trop prompts à blâmer leurs Médecins, & à prêter l'oreille à de nouveaux venus. Dans ce malheureux cas, on avoit changé plusieurs fois de Chirurgiens. Il paroît que le Seigneur Jeronymo avoit été traité malhabilement par le jeune Chirurgien de Cremona, que l'on prit le premier. Il négligea la plaie la plus dangereuse; & quand il y fit attention, il la traita mal, faute d'expérience. Il fut donc renvoyé avec raison.

L'infortuné avoit d'abord trois plaies: une à la poitrine, qui étoit guérie depuis quelque tems; une autre à l'épaule, qu'ayant fermée trop tôt, à cause de son impatience, on fut obligé de rouvrir: la troisième qui est la plus dangereuse, est à la hanche.

On prit d'abord un Chirurgien de cette ville, & un autre de Padouë. La cure n'avançant pas, on fit venir de Paris un Chirurgien distingué.

Mr. Lowther m'a dit que la méthode de ce François étoit de beaucoup la meilleure; mais qu'il avoit trop entrepris, puisque dès le commencement, il ne pouvoit y avoir aucune espérance, vu la nature de la plaie de la hanche, que le malade pût jamais marcher sans béquilles; & les deux autres Chirurgiens étoient de cet avis: mais le François faisoit si fort l'important qu'il ne voulut, ni s'unir avec les autres, ni leur rendre raison de ce qu'il faisoit, les regardant simplement comme ses aides. Ils ne purent souffrir

Q 6 long-



longtems ce traitement, & lui cedèrent la place, étant entièrement rebutés.

Que le point d'honneur est cruel, entre des gens de cette profession, dans des cas difficiles & dangereux!

Les Chirurgiens employés à présent, ne furent apellés, quand les deux autres se furent retirés, que par la permission du François, qui se faisant valoir pour avoir travaillé dans l'hôtel des invalides à Paris, les regardoit comme des gens qui n'avoient que la simple théorie, & les traitoit avec aussi peu de cérémonie que les autres, desorte qu'enfin à cause de leurs fréquens différens, il devint nécessaire de quitter, lui ou eux, sa vanité: quand il s'aperçut qu'on mettoit la chose en question, il ne laissa pas à la famille la liberté du choix. Il demanda de se retirer; & on le lui accorda.

Sur ce qu'il dit en partant, au desavantage des deux autres, le Seigneur Jeronymo se défia de leur habileté; & instruit de cette défiance, dès que je sus que je serois bien venu moi-même, j'engageai Mr. Lowther à m'accompagner.

Toute la crainte de Mr. Lowther, c'est que le Seigneur Jeronymo n'ait languis trop longtems entre les mains de ses différens Chirurgiens, & que sa foiblesse ne lui permette pas de soutenir les procedés nécessaires. Il croit cependant qu'il faut l'assujettir à une étroite diète, & lui refuser le vin, & toute liqueur fermentée, ce qu'on lui avoit accordé jusqu'ici, contre l'avis de ses Chirurgiens, qui avoient eu trop de complaisance pour son goût.

On lui fit hier une opération assez cruelle à l'épau-

l'épau. Les Chirurgiens Italiens prièrent Mr. Lowther de la faire lui-même: ils louèrent tous deux sa dextérité; & le Seigneur Jeronymo benit la légèreté de sa main.

A la prière de Mr. Lowther, on consulta hier un Médecin, qui conseilla quelques apéritifs doux, autant que les forces du malade pourroient les supporter; & des balsamiques pour adoucir le sang & les humeurs.

Mr. Lowther vient de me dire, que la faute des Chirurgiens qui le traitent à présent, a été le manque, non d'habileté, mais de courage, & trop de complaisance pour leur malade; ce qui, de leur propre aveu, leur a fait négliger plusieurs occasions qui s'étoient présentés d'aider la nature. En un mot, Monsieur, m'a-t-il dit, votre ami connoit trop son mal pour se laisser gouverner, & trop peu pour qu'il puisse diriger ce qu'il y a à faire, sur-tout les symptômes aiant dû changer souvent.

Mr. Lowther ne doute pas, dit-il, qu'il ne convainque bientôt Jeronymo qu'il mérite sa confiance; & alors il l'exigera absolument: par là non seulement il donnera du poids à ses propres efforts pour son soulagement, mais encore il délivrera les deux Chirurgiens des embarras qui leur ont souvent donné de la défiance quand la résolution étoit nécessaire.

En attendant, le Marquis, la Marquise, l'Evêque & le Père Marescotti sont charmés de Mr. Lowther. Ils veulent se flatter, disent-ils, de l'espérance de voir leur Jeronymo rétabli; espérance que Mr. Lowther cependant n'encourage pas, de peur qu'elle ne se trouve trompée. Je-



ronymo avouë lui-même qu'il a beaucoup meilleur courage; & nous savons tous quel pouvoir l'esprit a sur le corps.

Voilà, mon cher ami, une idée générale du cas de Jeronymo, comme me l'a représenté Mr. Lowther.

La famille lui a fait accepter un appartement joignant celui du malade: Jeronymo dit, qu'à présent qu'il a un ami aussi habile auprès de lui, il ira se reposer avec confiance, & le repos est de la plus haute conséquence pour lui.

Quel bonheur pour moi, Docteur Bartlet, si je puis être un humble instrument dans la main de la providence pour la guérison de ce cher frère; & si son rétablissement pouvoit frayer les voies à celui de sa sœur; tous deux s'aimant si tendrement, qu'on est plus disposé à attribuer la maladie de celle-ci au malheur & au danger de son frère, qu'à aucune autre cause! Mais qu'il est de bonne heure encore pour me laisser aller aux esperances que m'inspirent l'amour & la compassion pour des personnes d'un si grand mérite!

Chacun attend à présent avec impatience Mademoiselle Clémentine. Elle est à Urbino, avec le Général & son épouse. L'esprit hautain de ce frère ne peut soutenir l'idée qu'elle me verra, ou que ma visite soit regardée comme si importante pour elle.

La Marquise me l'a fait entendre dans une conversation que je viens d'avoir avec elle; & elle m'a supplié de me modérer, si ses hautes idées de l'honneur du sexe & de sa famille, lui faisoient oublier sa politesse ordinaire.

Je

Je vous donnerai, mon cher ami, les détails de cette conversation.

Elle commença par me dire, que pour elle, qui avoit une fois douté qu'à peine aucun particulier fût digne de sa chère fille, elle ne pensoit pas qu'elle fût digne de moi, quand même elle recouvreroit la raison.

Je ne pouvois pas ne pas deviner le sens de ce grand compliment. Quelle réponse y pouvois-je faire qui n'eût paru froide, ou intéressée, & comme si j'envifageois une récompense, que quelques-uns encore de la famille regardent comme trop considérable ? Mais connoissant mes motifs, je ne pouvois être mécontent d'une Dame, qui n'étoit pas en liberté d'agir à cet égard comme elle l'auroit souhaité.

Je lui dis seulement, & c'étoit la vérité, que le malheur de cette illustre personne me l'avoit rendue plus chère que la plus brillante fortune n'auroit pu le faire.

Je puis, mon bon Chevalier, me dit-elle, vous parler à cœur ouvert. Nous sommes indécis sur tout. Nous ne savons ni que proposer, ni qu'accorder. Votre voyage, entrepris à la première proposition que quelques-uns de nous seulement vous en avons faite, la chère créature continuant à être mal ; la possession où vous êtes d'un bien considérable, vous occupant à faire du bien dans votre pais, (vous pouvez penser que nous faisions toutes les occasions de nous informer d'un homme qui a été si près de nous appartenir) la plus brillante fortune de l'Italie, Olivia, quoiqu'elle ne soit pas une Clémentine, s'offrant à vous, (nous savons qu'elle

est

est allée en Angleterre, & vous avouez qu'elle y est) que d'obligations ne vous avons - nous pas!... Que pouvons-nous déterminer? Que pouvons-nous souhaiter?

La providence, & vous, Madame, dirigez toutes mes démarches. Le Marquis & vous, pouvez disposer de moi. La même incertitude, les mêmes malheureuses circonstances subsistant, ne me laissent pas le *pouvoir*, ni par cette raison la *pensée*, de rien déterminer. Le rétablissement de Mademoiselle Clémentine, & de son frère, sans aucune vue d'intérêt pour moi, fixé à présent tous les souhaits de mon cœur.

Permettez moi de vous demander, dit la Marquise, (c'est pour ma satisfaction particulière) si un événement aussi heureux arrivoit par rapport à Clémentine, pourriez-vous, voudriez-vous vous regarder comme lié par vos premières offres?

Quand je fis ces offres, Madame, la situation de votre côté étoit la même qu'à présent: Mademoiselle Clémentine étoit déjà malade: ma fortune à la vérité est beaucoup plus considérable: elle l'est en effet autant que je le souhaite. Je déclarai alors que si vous vouliez me donner Clémentine, sans insister sur un article dur & indispensable, je renoncerois à sa fortune, & m'en fierois à la bonté de mon Père. L'héritage du bien de mes ancêtres me changeroit-il?... Non, Madame: Je n'ai encore jamais fait d'offre, dont je me sois écarté, les circonstances restant les mêmes. Si le Marquis, & vous, & Clémentine, voulez vous relâcher sur l'article de la résidence, je m'en croirois redevable à votre bonté; mais je n'en ferois point une condition. Je

Je vous ai dit, repliqua-t-elle, que je vous ai fait cette question pour ma satisfaction particulière; & je vous ai dit vrai. Je ne vous tromperai, ni ne vous abuserai jamais. Toutes les fois que je vous parlerai, ce sera comme si, même dans ce qui regarde vos propres intérêts, je parlois à un tiers; & je ne douterai pas que vous n'avez la générosité de donner vos sentimens comme tel, fût-ce contre vous-même.

Puisse-je, Madame, me conduire d'une façon digne de votre estime!... Je me regarde moi-même comme lié, vous & les vôtres comme libres.

Quel plaisir, mon cher Docteur, pour le cœur fier de votre ami, que je puisse parler ainsi!... Si j'avois cherché, en suivant ma propre inclination, à engager le cœur de l'admirable Miss Byron, comme j'aurois pu y travailler avec honneur, si je n'avois pas été si profondément pénétré des maux de cette illustre famille, & du malheureux état de leur Clémentine; j'aurois pu m'engager, & avec moi la plus aimable des femmes, dans des difficultés qui auroient rendu un cœur comme le mien encore plus malheureux qu'il ne l'est.

Apprenez moi, cher Docteur, que Miss Byron est heureuse. Je me réjouis, quelle que puisse être ma destinée, de ne l'avoir pas embarrassée dans les incertitudes de mon sort. La Comtesse de D. est une digne femme; le Comte son fils est un excellent jeune homme; Miss Byron mérite une telle Mère, la Comtesse une telle fille. Que son bonheur m'est cher, qu'il est important au mien! Vous connoissez votre Grandison, mon bon Docteur Bartlet. J'ai osé

lui

lui demander son amitié ; je n'ai osé souhaiter d'avoir une correspondance avec elle. Je me réjouis pour l'amour d'elle , de n'avoir pas osé fier mon cœur à cette proposition. Que de difficultés, mon cher ami, j'ai eu à essuyer!... Dieu soit loué, que je n'ai rien à me reprocher à moi-même à l'égard de ces deux incomparables filles. Je suis persuadé que notre prudence, si nous ne nous jettons pas témérairement dans le danger, si nous voulons nous en servir, & recourir à l'assistance convenable, est généralement proportionnée à nos épreuves.

Je questionnai la Marquisé sur M^{re}. Sforza, & sur sa fille Laurana, & lui demandai si elles étoient à Milan.

Vous avez appris sans doute, me répondit-elle, le cruel traitement que ma pauvre enfant a essuyé de la part de sa cousine. Madame Sforza la soutient en cela. Nous sommes très-mal ensemble par cette raison. Elles sont toutes deux à Milan. Le Général a juré de ne plus les voir, s'il peut l'éviter. L'Évêque, seulement comme Chrétien, peut leur pardonner. Vous savez, Chevalier, pour quelle raison nous ne pouvons consentir que Clémentine prenne le voile.

Je ne me suis pas informé, Madame, des raisons particulières; mais j'ai toujours ouï dire que c'étoit des raisons de famille, fondées sur les dernières volontés d'un de ses Grand-Pères.

Notre fille, Monsieur, a des droits sur une terre considérable qui joint nos domaines. Elle a été acquise pour elle par ses deux Grand-Pères, qui travailloient à l'envi l'un de l'autre à lui

lui marquer leur amour par des effets solides. L'un d'eux, mon Père, fut amoureux dans sa jeunesse d'une jeune Dame d'un grand mérite, & l'on croyoit qu'elle l'aimoit, mais dans un accès de haute dévotion, quand tout étoit réglé entre eux & entre leurs parens, elle se jetta dans un couvent; & aiant soutenu avec fermeté le noviciat, elle prit le voile; mais elle s'en repentit ensuite, & voulut bien qu'on sût qu'elle étoit malheureuse. Cela inspira à mon Père une prévention contre la vie religieuse, quoiqu'il fût d'ailleurs zélé catholique; & Clémentine aiant toujours eu l'esprit tourné au sérieux, pour la détourner d'embrasser ce genre de vie, ses deux Grand-Pères souhaitant d'ailleurs d'affermir leur maison par des alliances, inserèrent dans leur Testament une clause qui rend réversible à Laurana & à ses descendans, les biens destinés pour Clémentine, si elle venoit à prendre le voile; Laurana devant entrer en possession du jour que Clémentine feroit profession. Mais si Clémentine se marie, Laurana ne doit avoir qu'un legs assez considerable, pour être dédommée en partie. Car au cas que Clémentine n'eût point d'enfans, les biens doivent revenir à notre fils aîné, qui cependant a toujours souhaité généreusement de voir sa sœur mariée.

Ses deux Grand-Pères étoient fort riches. Notre fils Giacomo, à la mort de mon Père, entra, par son Testament, en possession d'une terre considerable dans le Royaume de Naples, qui est depuis plusieurs siècles dans ma famille: il est doux, & il fera en possession d'une très-grande fortune. Notre second fils a de grandes per-

perspectives devant lui, dans l'Eglise; mais vous savez qu'il ne peut se marier. Le pauvre Jeronymo! Nous n'avions pas, avant son accident, grande esperance de soutenir notre famille par son moyen. Hélas, comme vous ne le savez que trop, vous qui avez pris tant de peines si généreuses pour le rapeller à lui-même, avant que nous en fussions informés, avec de grandes qualités, il avoit pris des idées trop libres dans la mauvaise compagnie, & il faisoit profession de mépriser le mariage. Ses deux Grand-Pères le favoient, & en gémissoit, car Jeronymo & Clémentine étoient également leurs favoris. Ils ont fait de grands legs à lui, & à l'Evêque.

Nous n'avons soupçonné que tout récemment, que Laurana étoit éperduément amoureuse du Comte de Belvédère, & que sa Mère & elle avoient dessein d'engager notre pauvre enfant à entrer dans un Couvent, pour que Laurana pût jouir de son bien, qui seroit à ce qu'ils esperoient un motif au Comte pour l'épouser. Cruelle Laurana! cruelle Madame Sforza! Tant d'amour qu'elles prétendoient avoir pour notre enfant, & qu'elles avoient, je crois, jusqu'à ce que la tentation fortifiée par le pouvoir, devint trop forte pour elles. Malheureux jour auquel nous la mimes entre leurs mains!

Outre ces biens légués à Clémentine, nous pouvons faire beaucoup pour elle. Peu de familles Italiennes sont aussi riches que la nôtre. Ses frères oublient leurs intérêts, quand ils sont en concurrence avec les siens. Elle est aussi généreuse qu'eux. Nos quatre enfans n'ont jamais sçu ce que c'étoit que contestation, que pour

ce-

ceder quelque avantage à un autre. Cette enfant, cette bonne enfant, a toujours été les délices de nous tous, de même que de notre frère le Comte de Porretta. Quelle joie ne nous donneroit pas son rétablissement & son mariage!... Chère créature! nous avons cru quelquefois qu'elle aimoit plus la vie retirée, parce que c'étoit celle que nous souhaitions qu'elle n'embrassât pas; mais Clémentine peut-elle être contredisante? Non assurément. Cependant ç'a toujours été la vie qu'elle préféreroit, malgré les souhaits de ses Grand-Pères.

Vous étonnerez -vous, à présent, Chevalier, que ni nos fils, ni nous ne puissions consentir que Clémentine prenne le voile? Reconnaissons-nous ainsi Laurana de sa cruauté? Surtout à présent que nous soupçonnons les motifs de sa barbarie? Aurois-je pu croire que ma sœur Sforza... Mais que ne peuvent pas l'amour & l'avarice, réunis pour la même fin, l'un dans le sein de la Mère, l'autre dans celui de la fille? Hélas! Hélas! elles ont, entre elles deux, brisé le cœur de ma Clémentine. Le nom même de Laurana lui donne de l'effroi... tant elle est sensible. Mais, Monsieur, sa sensibilité ne paroît que quand on la traite durement. Elle a été trop accoutumée à des traitemens tendres, pour qu'ils puissent lui paroître nouveaux.

Je crains, mon cher Docteur, & cependant je suis impatient, de voir cette infortunée. Je voudrois que le Général ne l'accompagnât pas. Je crains d'avoir besoin de modération, s'il n'en a pas. Mon cœur, quand il me dit que je n'ai pas mérité de mauvais traitemens, sur-tout de la part de mes égaux

égaux ou de mes supérieurs, me défend de les endurer. J'ai honte de vous avouer, mon respectable ami, cette fierté de cœur, que j'aurois dû dompter depuis longtems, sachant que c'est mon défaut.

Mes complimens à tous ceux que j'aime. Mr. & M^{rs}. Reeves sont du nombre.

J'espère que Charlotte est heureuse. Si elle ne l'est pas, il faut que ce soit sa faute. Dites lui que mon amour pour mes deux sœurs étant égal, je ne permettrai pas qu'elle me donne lieu d'appeller Lady L. ma meilleure sœur.

Mademoiselle Olivia me cause de la peine. Je suis honteux, mon cher Docteur Bartlet, qu'une femme de ce rang, & qui a de si grandes qualités, se mette elle-même dans l'obligation à la compassion d'un homme qui ne peut avoir pour elle que de la pitié. Quand une femme renonce à cette délicatesse, qui est la pierre de touche, & le rempart pour ainsi dire de la modestie, ... la modestie elle-même est bientôt à la merci d'un ennemi.

Dites à mon Emilie que je ne la perds jamais de vue, & que parmi les autres excellens exemples qu'elle a sous les yeux, elle doit toujours avoir celui de Miss Byron présent à l'esprit.

Lord L. & Lord G. ont tout mon amour fraternel.

Je n'écrirai pas à présent à mon Beauchamp. En vous écrivant, je lui écris.

Vous connoissez mon cœur: si dans cette Lettre, ou dans celles que j'écrirai à l'avenir, il m'échappoit quelque chose qui vous parût pouvoir faire de la peine à quelqu'un de ceux que j'aime

ou